Nouvelle-Orléans, juillet 1920.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Procès verbaux

Les Frères Rouquette, poètes louisianais—
M. J. A. Reinecke, Jr. (suite et fin).

La Femme à travers les âges—Mme. Jules M. Wogan

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 822 rue Perdido,
Nouvelle-Orléans.

Standard Printing Works, Inc., 319 Magazine St., N. O. 47231

Nouvelle-Orléans, juillet 1920.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 7 avril 1920.

A l'occasion de la visite à la Nouvelle-Orléans de M. André Allix, conférencier officiel de l'Alliance Française, la séance est ouverte au public. C'est dans la Grande Salle de la Bibliothèque Publique, gracieusement mise à notre disposition que M. Allix, d'une voix chaude a présenté avec talent les "Défauts français vrais et imaginaires", sujet choisi par notre société. Le conférencier se montre spirituel, il développe ses idées avec clarté, de plus il possède un fonds très varié d'anecdotes, d'historiettes et de boutades. Il a aussi le don de pouvoir mettre un sourire à toutes les lèvres et de l'y garder; en même temps il fait voir une grande habileté à dépeindre les défauts de son pays, il sait les rendre si attrayants que, peut-être, nous ne regretterions pas d'en avoir quelques-uns.

Naturellement le conférencier ne s'attarde pas à répondre aux accusations manifestement absurdes mais souvent portées contre les Français; il n'a nul besoin de démontrer que tous les Français ne passent pas leur vie au café, que tous ne

font pas la chasse à l'héritière, que tous ses compatriotes ne pensent pas seulement à la gaieté et à l'immoralité. En toute justice, M. Allix fait ressortir cependant qu'en France même, on a trop caricaturé le Français. Ce qu'il a montré admirablement c'est que le Français a un grand défaut, bien réel celui-là, c'est celui "d'avoir la pudeur de sa vertu et la vanité de ses défauts." Si le Français ne désire pas faire étalage de vertu, il ne connaît pas non plus l'art de la dissimulation, il ne permet aucun mal secret, il fait paraître le mauvais côté et cache le bon; il possède aussi la fanfaronnade du vice, ce qui, doublé de l'idée fixe qu'il est préférable de dire du mal de soi que de ne pas en parler, lui a fait une réclame de très mauvaus goût; le Français va plus loin, il a honte d'une bonne action, il s'en cache comme d'un crime. On a aussi en France une très mauvaise habitude qui offre une occasion fréquente de malentendu c'est l'emploi de l'ironie; l'étranger ne comprend pas et emporte une fausse impression. M. Allix termine sa conférence en faisant voir l'immense travail accompli par la France depuis le désastre de 1790, il nous peint une France à l'oeuvre, il nous décrit de prodigieux efforts, il nous évoque une magnifique épopée coloniale, il nous fait entrevoir des mira-

cles d'énergie qui ont pu être accomplis en grande partie grâce aux économies du "gagne-petit" qui non seulement a donné son argent à sa patrie mais qui, aussi, au moment du danger suprême a su montrer un "cran" extraordinaire qui a amené une victoire qui pour tout le monde a été la réponse complète et sublime à toutes les accusations qui avaient jamais été apportées contre la France.

Séance du 29 mai 1920.

La réunion de mai, la dernière de l'exercice 1919-1920, a été ouverte au public. Elle a eu lieu dans la Grande Salle de la Bibliothèque Publique. Un programme excellent et au point de vue littéraire et au point de vue artistique attira un public choisi composé des membres et des fidèles de l'Athénée. Mme. Jules M. Wogan et M. Ulisse Marinoni furent les conférenciers du jour et Mlle. Mariette Sarrat avait préparé la partie musicale de la soirée. Mme. Wogan nous a tenu sous la charme de sa parole, elle a traité admirablement son sujet "la Femme à travers les âges", conférence dont nous commençons la publication

dans cette livraison-ci. M. Marinoni qui a le don tout particulier de savoir faire revivre le passé louisianais, nous a esquissé "un Habitant", étude qui continue la série si intéressante de types créoles dont notre collègue nous a déjà fait les portraits. C'est dans notre prochain numéro que paraîtra la causerie de M. Marinoni.

Mlle Edvige Gondon se fit entendre au piano où elle joua avec art la "Romance de Tibellius (Fibelius) et le "Tintement des clochettes" (Pugno). Mme. John Morris Gehl chanta à ravir "la Naissance du Printemps" (Steffan) et "je ne savais pas" (Marschal-Lœpke). M. Théodore Roehl se fit applaudir dans "Malgré, moi" (Pfeiffer), "j'ai pleuré en rêve (Huë) et le "Muletier de Tarragone". Mlle. Marguerite Foucher charma son auditoire par "la Berceuse de Jocelyn" (Godard) et "la Vie" (Gère). Mlle. Marietta Sarrat remplit avec son talent accoutumé le rôle d'accompagnatrice.

Les Frères Rouquette, poètes louisianais.

M. J. A. Reinecke, Jr.

(Suite et fin)

En 1852, on vit paraître en prose "La Thébaïde en Amérique ou Apologie de la Vie Solitaire et Contemplative", œuvre de prédilection de l'abbé, dit-on. Ce petit livre, nous confie l'auteur dans une prose toujours pittoresque, fut conçu et médité dans la solitude tranquille du désert, dans l'austère et harmonieuse Thébaïde du Lacombe——, formulé et achevé dans la demi-solitude" qu'il s'était bâtie à grande peine dans le coeur de "la Cité bruyante et commerciale".

Dans la "Thébaïde" on peut tracer l'évolution logique de ce dédain du monde, de ce mysticisme, que révèlent "Les Savanes". "Tout dans le monde n'est qu'inconstance, déception, perfidie, injustice et malice profonde" selon l'auteur. "Le salut, c'est la Grande et Unique Affaire— et la plus puissante des actions, c'est la prière." La solitude (on y évite la contagion, on y atteint le recueillement) et les austérites qui spiritualisent, évoquent la prière ardente. Il en résulte

que les personnes les plus sensées, les plus utiles, les plus pratiques qu'il y ait au monde, ce sont les Chartreux, les Camaldules, les Carmes et les Trappistes dont les prières et les sacrifices forment un contrepoids aux vices de ce monde.

Le rève du père Rouquette, c'était de fonder au Lacombe une colonie d'ascètes, de populariser l'idéal monastique. "Levez-vous donc, ô frères et sœurs de Sainte Rose", s'écria-t-il," levez-vous, ascètes de la génération nouvelle; levez-vous avec enthousiasme et devenez des Saints!"

Puisque l'auteur ne s'arroge aucune autorité personnelle, il a surchargé cette brochure de citations innombrables tirées des Pères de l'Église, d'œuvres anciennes et modernes, sacrées et profanes. Cela fait preuve d'une érudition vraiment extraordinaire, mais donne à "La Thébaïde" un air de pédanterie qui rappelle à Davidson, le "Anatomy of Melancholy". C'est érudit, le style en est parfois chaleureux, éloquent et poétique, faisant appel au sentiment plutôt qu'à la raison. Pour les mystiques, les tempéraments poétiques, pour les catholiques au zèle très exalté, enfin pour les collectionneurs de curiosités littéraires, cette œuvre aura maints attraits, mais comme le prévoyait l'abbé, elle

n'eut aucune popularité et il est à craindre qu'elle n'en jouisse jamais.

Trois ans après le publication de "La Thébaïde," l'abbé offrit au public un recueil intitulé: "Selections from the Poets of All Countries"et un petit volume, ses traductions en français de certains vers tirés de l'œuvre d'Anna Estelle Lewis.

Quatorze ans se passèrent ainsi dans la paroisse de la cathédrale Saint Louis. On aurait cru que, satisfait de cette existence paisible et utile, servant Dieu, l'humanité et sa muse, il eût monté de grade en grade dans la hiérarchie catholique; il eût passé le reste de sa vie entouré de disciples et d'amis épris comme lui d'enthousiasme pour la littérature et pour la foi antique. Devenu vicaire, il aurait pu viser encore plus haut, mais les pompes de ce monde n'avaient pas d'attraits pour lui. Celui qui avait fui la vie mondaine, qui soignait dans sa chaumière la vieille esclave délaissée, n'aspiraient pas aux honneurs ecclésiastiques.

Voilà qu'un jour en célébrant la sainte messe à la cathédrale, le texte de l'Évangile étant; "En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert", l'abbé Rouquette eut une inspiration, une vision. Il se vit apôtre des Chactas, leur

administrant les sacrements, leur inculquant la foi et la vertu chrétiennes. Il ne put comprimer son émotion qui fut telle qu'on crut qu'il se trouvait mal. Dès ce moment son esprit ne goûta aucun repos jusqu'à qu'il reçut la permission de Monseigneur Blanc d'établir une mission parmi les Chactas qui habitaient à l'époque la région que comprend actuellement, la paroisse Saint Tammany. Cette vision ne fit que précipiter une démarche quil avait médité depuis longtemps.

On peut bien s'imaginer le peu de plaisir qu'éprouva le bon évêque à voir son cher protégé, orateur éloquent, linguiste accompli, poète de génie se ''gaspiller'' ainsi parmi les sauvages. Il maintenait, peut-être, avec raison que la Nouvelle-Orléans réclamait ses services à meilleur droit, mais ce fut tout en vain. On vit débuter donc, le 8 septembre 1859, près de la Ravine des Cannes, cette mission romanesque que le bon abbé mit sous la protection de la sainte Indienne, la Vénérable Catherine Tégahgouita.

D'abord les Indiens se méfièrent du missionnaire; ils croyaient avoir affaire avec un espion du gouvernement fédéral. On le guettait, cherchant en lui quelque indice de trahison qui aurait été pour lui l'arrêt de mort, mais le trouvant

toujours bon et franc, ils commencèrent à se fier à ce saint homme dont ils comprirent enfin la grandeur d'âme et qu'ils vinrent ensuite à idolâtrer. Leur vénération fut telle qu'ils l'appelèrent "Chatah Ima," c'est-à-dire comme un Chactas. On ne saurait être plus flatteur!

L'année après l'établissement de cette mission, l'on vit paraître à la Nouvelle-Orléans un nouveau recueil de vers par l'abbé Rouquette. Cette œuvre fut offerte au public en quatre brochures successives intitulées: "Préludes de l'Antoniade", "L'Antoniade ou La Solitude Avec Dieu", "La Conciliabule Infernale" et "Poèmes Patriotiques". Elles furent ensuite réunies en un seul volume qui parut la même année sous le titre de "L'Antoniade ou La Solitude Avec Dieu".

On peut dire que ce recueil est la sœur jumelle des "Fleurs d'Amérique" de Dominique Rouquette car pendant les cinq ans qui précédèrent la publication de celui-là, les deux frères se voyaient tous les jours, se lisant leurs vers, s'encourageant mutuellement. Dans ces deux livres donc, on remarque la même loyauté envers l'église catholique, le même patriotisme, la même haine intarissable contre le matérialisme. Les poètes impies ou érotiques, le mormonisme,

les prêtres intéressés, le spiritualisme, le divorce, la femme virile ou coquette s'y trouvent également flétris.

On retrouve dans "L'Antoniade" comme le suggère le titre, le même motif qui avait inspiré "La Thebaïde". C'est l'épopée mystique de l'âme d'Antoine Calybite en qui nous croyons reconnaître l'abbé Rouquette. Antoine Calybite, fatigué, dégoûté des vices de ce monde, cherche Dieu dans le désert. Il sera abandonné de tous; tous se moqueront de lui, mais enfin ayant surmonté ses propres passions et toute autre entrave à force de prières et d'austérités, il se trouve à la fin "La paix dans l'âme et l'âme au ciel."

"La Conciliabule Infernale", c'est tout bonnement l'assemblée convoquée par le démon qui ayant reconnu en Antoine qui cherche à populariser la vie érémitique, un ennemi de premier ordre, cherche à le détruire, mais la prière triomphera de toute attaque de la malice des méchants, de l'indifférence ou le mépris des bons. Les démons auront eu néanmoins, l'occasion de nous présenter leurs bons amis, les bourgeois et les prêtres moqueurs ou avares qui méprisent et insultent le reclus, les rois qui persécutent le Pape, l'Épiscopat timide, les coquettes, les spiri-

tualistes, enfin tous ceux qui ont persécuté l'ermite ou la religion, les mondains, les hypocrites, ceux qui manquent au devoir et les impies.

Dans "L'Antoniade, l'auteur a posé nettement les principes de sa théologie, système orthodoxe où il n'y à rien d'original. L'univers n'est qu'une expression de l'invisible ciel. Tout fut créé pour l'homme et l'homme pour Dieu et pour s'élever à Lui, il faut vivre de grâce. L'âme que le Saint Esprit éclaire monte de l'amour à l'extase, de la Charité vive appliquée au prochain à l'union passive, au repos dans le Bien où elle plane extatique comme ensevelie dans un sommeil mystique.

Puisque l'univers créé n'est qu'une ombre, saurait on aime, "une idole de la chair dont la beauté fragile est destinée au ver?" "Non," s'écria le poète avec un superbe orgueil, "Pour contenir mon âme, Dieu seul est assez grand." L'abbé, plane-t-il toujours ainsi aux cieux? Nullement, il faut bien l'admettre. Le bon prêtre était très humain, très susceptible même. Dépourvu de ce que nous appelons en anglais le "sense of humor", le rire lui était odieux. Il en résulte que malgré le détachement complet des choses de ce monde qu'il croyait posséder, il ne cessait jamais de flétrir en vers les satiri-

ques qu'il aurait dû ignorer peut-être. Ces récriminations se trouvant ainsi mêlées aux extases, aux ravissements, au mariage céleste même font plutôt preuve de franchise, d'indépendance et de virilité que de bon goût et de détachement de soi.

Aussi, il faut l'admettre, l'abbé en vieillissant ne dépréciait jamais sa muse. Ainsi, l'Ange de la Solitude lui confie qu'il a reçu, "poète séraphique," le don de chanter avec "l'accent suprême". Dans un moment d'épanchement, le poète admet qu'il possède en lui "la force inébranlable et la suavité, la douceur avec la fermeté." Il se peut que, s'identifiant complètement avec la cause divine, croyant que toute habileté lui venait de Dieu, il eût trouve étrange si on l'avait accusé de vanité.

Le père Rouquette devait passer vingt-sept ans parmi les Indiens. Il réussit à la longue à faire bâtir d'autres petites chapelles ça et là dans la forêt. C'est dans ces rudes cabanes qu'il racontait aux Chactas étonnés la merveilleuse histoire de l'Homme-Dieu mort pour eux à une époque, dans un lieu si éloignés. Fidèle à sa cure, voyageant de village en village, menant la vie rude des sauvages, faisant de temps en temps une visite à la Nouvelle-Orléans, au sémi-

naire dont il était l'aumonier titulaire, il put, néaumoins, consacrer une partie de son temps à la littérature.

La guerre civile vint interrompre cette vie agreste mais paisible. Les Chactas épouvantés de l'approche des troupes fédérales, s'enfuirent dans les cyprières épaisses où plus d'un périt de la maladie ou du manque de nourriture. C'est alors que se fit voir le zèle intarissable de cet homme. Il soignait les malades, aux autres il ranimait le courage défaillant. Enfin arrêté comme espion par les envahisseurs, sur le point d'être fusillé, il reçut de Farragut non seulement sa liberté mais des vivres et des médicaments pour soulager ses protégés.

Après la guerre, les Chactas firent voir leur amour et leur confiance d'une manière frappante. Ils vinrent tous s'établir autour de la petite chapelle à Bonfouca. Là, pendant vingt ans, l'abbé Rouquette leur servit de chef, de prêtre, de juge, enfin c'est lui qui les gouvernait à la manière des patriarches de l'Ancien Testament. C'est à cette époque que l'abbé Chocarne, prêtre français, vint lui faire une visite à Bonfouca. Ce qu'il vit frappa vivement son esprit, les vastes pinières, les sauvages, la solitude immense, mais surtout l'abbé-poète. Il décrit avec enthousias-

me l'esprit cultivé, l'intelligence élevée, l'âme généreuse, l'éloquence brûlante de notre missionnaire. Il nous dépeint son magnétisme, sa figure douce et noble, aux grands yeux noirs, brillants, pleins d'intelligence, aux traits distingués et fins. Lorsque De Ménil le vit, sans le connaître, huit ans après dans les rues de la Nouvelle-Orléans, il était un peu voûté et ses longs cheveux commençaient à grisonner, mais telle était la distinction, la spiritualité de cette figure que l'étranger ne l'oublia jamais. Une vieille commère répondit à sa question "C'est l'abbé Rouquette, un vrai saint".

Notre poète vieillissait mais il ne négligeait ni sa cure ni sa muse. En 1873, parut dans un journal de la Nouvelle-Orléans "Catherine Tegehkwitha" des vers en anglais composés en honneur de la patronne indienne de sa mission. De ce poème on cite quelquefois les lignes adressées à l'oiseau moqueur, "le Shakespeare de la Musique, le Beethoven de la Forêt." L'abbé adorait le moqueur et nous devons aussi à cette source d'inspiration le petit poème badin et gracieux écrit dans le patois des nègres créoles, "Mokeur Shanteur" que M. Francis mit en musique d'une manière si charmante.

Six ans s'écoulèrent. Le père Rouquette,

ayant alors soixante-six ans, fit publier son unique roman "La Nouvelle Atala" qu'un journaliste anglais distingué appela "sa grande œuvre". Si "L'Antoniade" se rattache à "La Thébaïde" par la propagande érémitique, "La Nouvelle Atala" nous rappelle celle-là en ce qu'elle est plus au moins autobiographique.

Atala, fille unique d'un riche planteur du midi des États-Unis, instruite au couvent, profondément religieuse, dédaigne le monde où elle se sent à l'étroit. Cédant à son amour pour la solitude, elle s'enfuit dans la forêt où elle mène dorénavant une vie d'ermite. Pour elle la nature n'est que le voile de la Divinité; sa vie n'est qu'une longue extase. Les fruits de la forêt, l'eau pure, les petites offrandes des Indiens suffisent pour la nourrir. Toute la nature est attirée par sa pureté et sa beauté; la biche sauvage et le chien féroce la suivent comme des agneaux. Enfin Lassima, une jeune Indienne qui a fait voeu de chasteté, vient vivre auprès d'elle.

Les parents d'Atala ont perdu l'espoir de la revoir, mais sa jeune esclave, la dévouée et "érudite" Rosalie, l'ayant enfin retrouvée, rend moins dure par son industrie cette vie agreste. La chaste négresse consent à épouser ce guer-

rier chactas étonnant le frère de Lassima, qui se serait suicidé autrement.

Un jour, un Français, d'un certain âge, qui vit parmi les Indiens, épris de la belle Atala, lui fait une declaration d'amour. Un effroyable coup de tonnerre retentit dans la forêt, et la jeune fille tombe évanouie à ses pieds. Il lui a porté un coup mortel en blessant sa pudeur. On saura alors par Rosalie que la véritable mère d'Atala était indienne, et le Français reconnaîtra en elle sa fille. Ils tâchent de la consoler, mais elle ne tient plus à la vie, et meurt en louant Dieu. On apprend que Lassima, son frère, et Atala sont enfants d'une mère.

Ainsi termine ce petit roman qui nous rappelle les légendes du moyen âge. En effet on peut dire que notre auteur se serait senti beaucoup plus à son aise s'il avait vécu à cette époque. Il se trouvait comme égaré dans le tohubohu moderne. Si cette simplicité, ces personnages invraisemblables, ce dénouement improbable nous rappellent le charme et les défauts du moyen âge, le style souvent magnifique, les descriptions éloquentes de la nature vierge, et la noblesse exaltée des personnages suscitent en nous des souvenirs de Bernadin de St. Pierre et de Chateaubriand. C'est une prose on ne peut

plus poétique. Ce petit volume renferme l'essence d'une vie sainte comblée de dévotion, de sacrifices et de prières. Son amour pour la nature, son intime connaissance de la forêt, la sainteté du prêtre, son idéalisme, l'enivrement extatique, l'éloquence du poète donnent à cette œuvre une individualité marquée, une distinction, une valeur littéraire et humaine malgré l'invraisemblance de l'intrigue et de la plupart des personnages.

L'abbé Rouquette avait soixante-sept ans quand il fit publier en anglais le "Critical Dialogue between Aboo and Caboo", une pasquinade anonyme, sans miséricorde, lancée, contre le romancier, George W. Cable. Celui-ci avait eu le malheur ou la maladresse de donner au public les "Grandissimes", roman peu flatteur aux Créoles louisianais. Or, notre abbé en Créole, on ne peut plus loyal, ne pouvant endurer en silence cet affront, écrivit la brochure en question au grand regret de certains admirateurs qui trouvaient qu'il dérogeait ainsi. En effet même si l'on partage son indignation, plus on admire le vénérable prêtre, moins on est porté à goûter ce pamphlet bouffon, criblé de lourds calembours satiriques. D'ordinaire, l'abbé ne daignait pas rire. Donc, quand il s'efforce à faire de l'esprit

sur un ton à la fois moqueur et amer, il en résulte un je ne sais quoi de grotesque, de puérile; c'est la chute d'un ange.

En 1886 ce vieillard infatigable préparait une grammaire de la langue des Chactas, mais il commença à fléchir, son intelligence même s'obscurcit. Il fallut enfin quitter cette vie rude des bois et se livrer aux tendres soins des religieuses à l'Hôtel-Dieu de La Nouvelle-Orléans. Pendant toute une année, cette constitution si saine lutta contre la mort. De temps en temps son intelligence s'éveillait. Alors le vieillard causait avec ses amis de ces sujets qui lui étaient si chers, mais la plupart du temps, il ne pouvait même prendre plaisir aux simples et aux friandises que les Chactas venaient déposer silencieusement à son chevet. Le quinze juillet 1886, il mourut et on l'enterra le lendemain au vieux cimetière Saint Louis. On écrivit de lui le jour de sa mort: "Sa vie entière fut un poème".

On peut affirmer avec justice que les frères Rouquette sont les meilleurs poètes qu'ait produit la Louisiane. Les deux possédaient, non seulement à un très haut degré l'habileté technique du métier, mais aussi et surtout le feu sacré, le génie sans lesquels la poésie n'est qu'une coquille vide. Ils avaient maints traits

en commun: l'amour de Dieu, de la patrie, de la nature et de la solitude, les mêmes qualités et les mêmes préjugés. Avec une ardeur égale, les deux frères adoraient la poésie et la religion, haïssaient la fraude, l'égoïsme et l'injustice.

Ce qui distingue l'abbé, c'est sa haute spiritualité, son ascétisme, le sentiment du devoir, sa gravité et sa dignité. Dominique au contraire était un vrai bohême. Chez lui l'indépendance intraitable et l'indolence insouciante devenaient des vices, mais lui aussi se faisait aimer par sa bonté, par la sincérité, par l'intensité et la générosité de ses élans. Il sait rire; il sait pleurer; il a sondé l'abîme des émotions humaines; il est essentiellement humain. Voilà pourquoi s'il fallait décerner la prééminence à l'un d'eux c'est Dominique qui recevrait notre voix car on peut reprocher à l'abbé qu'il ait fait son apprentissage aux choeurs célestes aux dépens d'un monde malheureusement bien matériel, très peu adonné aux transports mystiques.

J. A. Reinecke, Jr.

La Femme A Travers Les Ages.

(Conférence faite à l'Athénée par Mme Jules A. Wogan.)

Messieurs, ou plutôt, mes chers amis,

Pour la troisième fois, me voici avec vous; j'étais bien craintive en esquissant les deux chansonniers, Nadaud et Béranger, un peu plus hardie en voyageant à travers les Châteaux historiques de France, et quand vous me demandez une petite causerie sur les femmes à travers les siècles, je suis presque audacieuse d'aborder ce sujet, moi femme, devant une société composée essentiellement de messieurs. Pourtant, je n'ai pas du tout peur, car vous connaissant déjà, je me sens sûre de votre bienveillance et vous en remercie avant même d'être écoutée.

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent cauteleux et madré
Tenta la femme, et la femme parjure
Fit parjurer l'homme inconsidéré!
Mais que nous à Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable!
De tout temps, l'homme à la femme est livré
Et de tout temps, la femme l'est au diable! ! !

Telle est l'opinion d'un homme! car c'est un homme qui a écrit la chûte de nos premiers parents et il en remet naturellement toute la faute

à Eve! Mais, voyez donc la responsabilité de la première femme, mère du genre humain! Quel beau rôle!

En ouvrant l'histoire, nous voyons la femme prendre de l'importance; elle montre de l'audace, du courage, à peine créée, et cette bravoure demeure en elle, innée; elle sera douce, bonne, dévouée, tout en déployant une énergie sans égale, un dévouement sans bornes, s'oubliant toujours pour toutes les causes qu'elle embrasse, se donnant dans toute la sublimité de son caractère, quand, soit devoir, soit religion, patrie ou famille est en jeu!

Messieurs, je ne viens pas vous parler histoire, ni littérature; je viens simplement causer avec vous, et vous offrir de tout mon cœur ce que je peux vous donner: beaucoup d'affection, de la bonne volonté, quelques recherches, et vous demanderai en m'écoutant un peu de patience, et surtout, beaucoup d'indulgence.

Le sujet que nous abordons aujourd'hui est si grand, si vaste et contient de si belles pages qu'il est difficile de lui rendre justice en peu de mots. Nous ne prendrons que quelques exemples, soit de bravoure, d'énergie ou de dévouement; ce sont, du reste, les traits caractéristiques de la femme.

Souvent, ce que l'on nomme faiblesse cache un trait qui dénoterait plutôt une énergie douce, l'impatience, le désir de réussir vite et sûrement. Les défauts apparents des femmes ne sont qu'autant de qualités, peut-être exagérées, peut-être mal démontrées, mais la volonté de bien faire et de réussir vite et sûrement se trouve à l'état latent dans tous cœurs féminins.

Rien de plus intéressant que de suivre à travers toutes ses vicissitudes ce long progrès qui à fait sortir la femme du plus vil esclavage pour l'élever lentement jusqu'aux confins de l'égalité civile; la voir se développer à un tel point que l'homme lui-même, après l'avoir considérée bien au-dessous de lui, a été forcé de reconnaître son égalité et souvent même sa supériorité.

Dans quelque nation que ce soit, nous trouvons une figure saillante, et partout, nous rencontrons le même courage, la même détermination que rien ne rebute, depuis Eve qui a fait preuve de bravoure en écoutant le serpent, dont, toutes, nous aurions eu tellement peur! Etait-ce témérité ou curiosité qui a poussé la femme de Loth à se retourner malgré la défense de l'ange? Et Judith, pénétrant dans le camp ennemi, usant de sa beauté comme de l'arme la plus dangereuse, ensorcelant le général et profiter de son ivresse

pour lui trancher la tête de son propre sabre! Le même exemple d'héroïsme par la séduction nous est démontré par Dalila, attirant Samson par sa beauté, l'ensorcelant, et le livrant affaibli, désabusé aux mains des Philistins; n'est-ce pas là du patriotisme?

Il y a, cependant, d'autres figures plus sublimes, plus nobles Ste Geneviève, par exemple, la patronne de Paris; au milieu du scepticisme de notre époque, elle nous apparaît bien moins comme un mythe; une personnification de la piété et de la charité.

Bien plus loin, encore, nous rencontrons l'admirable figure de Blanche de Castille; puis, plus loin encore, en ignorant bien d'autres, l'héroïque Jeanne d'Arc. Voulez-vous que nous nous arrêtions à cette douce figure? La vie de la Vierge guerrière est essentiellement liée à l'histoire de France; nous avons tous étudié ces guerres sanglantes où se révelèrent les héroïsmes, en même temps, hélas, que les trahisons. La France était vaincue et Dieu permit à l'un de ses anges de la sauver; cet ange avait nom Jeanne d'Arc.

Elle nous apparaît aujourd'hui comme auréolée de mysticisme, de lumière, en même temps que d'énergie, de force et de caractère. Tantôt, nous la voyons au milieu de son troupeau, les

yeux au Ciel, écoutant "les voix", en pleine extase. Puis,envahie par la fièvre de l'héroïsme, nous sommes étonnés de voir la volonté persistante de la petite bergère, dominant tous les obstacles, partant équipée par les habitants de Vaucouleurs, à cheval, en costume d'homme, sans crainte, comme sans hésitation, avec une sérénité héroïque. C'est pour cette cause que je suis née! disait-elle "Dieu qui me conduit, me fera le chemin libre jusqu'au Dauphin!"

Arrivée à Chinon, le 6 mars, nous la voyons s'adressant à Charles, mettant un genou en terre: "Gentil Dauphin le roy du Ciel m'a envoyée pour vous secourir, s'il vous plaît de me donner gens de guerre, par grâce divine et force d'armes, je ferai lever le siège d'Orléans, et vous mènerai sacrer à Rheims" Puis, Charles l'ayant prise à part "Je te dis de la part de Messire (Dieu) que tu es fils de roy et vray héritier de France! !"

Cette affirmation décida Charles à envoyer Jehanne à Poiters où elle fut interrogée; ses réponses, son insistance ne faisaient que vaincre toute hésitation; le roi décida qu'elle serait mise à la tête d'une troupe armée; on forma une sorte de maison à la Pucelle, on lui donna un écuyer, un page, deux hérauts d'armes, un aumonier,

deux valets. Elle eut une riche armure blanche, un étendard blanc fleurdelisé, sur lequel était peint Dieu avec des anges en adoration avec la devise "Jhésus, Maria" Elle le portait souvent et le préférait à son épée car elle ne voulait tuer et ne tua jamais personne!

Notre troisième tableau de Jéhanne nous la montre au milieu des batailles, ne craignant rien, entraînant ses hommes à l'assaut, donnant l'exemple du courage. Nous la suivant, traversant la Loire sur une flotille conduite par Dunois, entrant dans la ville à huit heures du soir, à la lueur des torches, à cheval, revêtue de son armure et entourée de capitaines et de seigneurs. Le peuple l'accueillant avec enthousiasme et vénération, la contemplant comme s'il eût vu Dieu! ! Nous ne parlerons pas de sièges, ni batailles, nous ne nous occuperons pas de faits historiques, mais simplement de l'héroïque pucelle.

Nous la suivrons du côté de Melun, puis à Compiègne où elle fut faite prisonnière (peut-être par trahison). Nous la voyons ensuite devant ses juges, répondant sans hésitations aux questions posées, qui n'étaient que des pièges dans lesquels on comptait bien faire tomber l'humble fille des champs. Parmi beaucoup de naïvetés elle répondait des choses sublimes.

"Je viens de par Dieu, je n'ai que faire ici, renvoyez-moi à Dieu, car, vraiment, vous vous mettez en grand danger."

Nous la voyons, hélas, au pied du bûcher, ne faiblissant jamais! Les Anglais, malgré la férocité de leur haine furent, au dernier moment, touchés de l'Héroïsme et des souffrances de la noble victime. Un secrétaire du roi d'Angleterre s'écria après le supplice: "Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte."

Le XVe siècle était l'âge héroïque des femmes; après Jeanne d'Arc était Jeanne Laisné, connue plutôt sous le nom de Jeanne Hachette. Empruntons le langage d'un chroniqueur de ce temps et racontons comme lui, le fait d'armes qui a immortalisé la vaillante fille. C'était pendant les démélés entre LouisXI et Charles le Téméraire, au siège de Beauvais; les habitants de la ville s'armèrent à la hâte, les femmes, les enfants, secondaient leurs pères, leurs maris; plusieurs montèrent sur les remparts et déployèrent une énergie au dessus de leurs forces.

"Au premier assaut, à la porte de Lymaçon, furent plusieurs des Bourguignons tués, entr'-autres celuy qui avait planté le principal étendard d'une arbaleste qui luy fut deschargée—Au regard de l'autre assaut, (à la porte de Bres-

le) ils ne furent pas moins vaillamment accueillis par les habitants tant à l'ayde de leurs femmes et filles qui leur portaient sur la muraille grosses pierres de toutes sortes avec grandes quantité de trousses, de flesches et de poudres—tant en ce que l'on y porte le précieux corps et digne chasse de la glorieuse sainte Agadrème, patronne de Beauvais. Et n'est à oublier qu'au dit assaut, pendant que les Bourguignons dressaient eschelles et montaient sur la muraille, une des dites filles de Beauvais prit et arracha à l'un des Bourguignons l'étendard qu'il tenoit et le porta en l'église des Jacobins."

En l'honneur de la défense de Beauvais Louis XI ordonna qu'il serait fait annuellement dans la ville une procession solennelle le jour de la fête de la Sainte Agadrême et que **"les femmes prendraient le pas sur les hommes!"**

Traversons maintenant la frontière et arrêtons-nous en Espagne. Puisque notre étude ne nous limite ni à un pays, ni à un caractère défini de la femme, nous pouvons puiser indifférement et passer de la guerrière à la douce reine Isabelle la Catholique, type d'abnégation et de dévouement, refusant la couronne du vivant de son frère et consentant seulement à regner avec lui et après lui. Puis, quel tact vis-àvis de son

époux, Ferdinand, lorsque après avoir guerroyé contre la France, celui-ci fut blessé de voir que les prérogatives du royaume n'avaient été conférés qu'à elle seule; sans hésiter, elle le nomma son seigneur et son maître. Presque toujours à la tête de ses troupes, elle travaillait elle-même à l'expédition de toutes ses affaires, passait avec ses secrétaires une partie de ses nuits et donnait souvent des audiences publiques. Ferdinand ne régnait pas à sa place, elle régnait avec Ferdinand. Que ne lui devons-nous? A elle l'honneur d'avoir accueilli Christophe Colomb, de l'avoir soutenu dans sa périlleuse entreprise, et de lui avoir fourni des vaisseaux avec lesquels il découvrit un nouveau monde.

Isabelle la Catholique a joué un rôle qui, malgré sa volonté a effacé celui de son mari. Elle avait la majesté du port tempéré par la grâce, le calme de la physionomie, la douceur des manières, la promptitude de la résolution et la hardiesse du commandement.

Nous nous sommes arrêtés à la vierge guerrière, à la reine, passons maintenant à une personnalité charmante qui unit la finesse, l'intelligence, et surtout l'amour maternel qui lui à inspire ses admirables lettres: Un mot sur la

délicieuse Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné.

Les lettres de Mme de Sévigné ne sont pas un livre sur le siècle, c'est le siècle lui-même qui empreint son image à un miroir merveilleux, elle laisse sa plume courir sans savoir ce qu'elle va dire, mais, une fois en train, elle trouve la pensée et l'expression. C'est de l'histoire intime, des portraits de caractère bien plus fidèles qu'aucune biographie, pris sur le vif. Mme de Sévigné écrit à sa fille pour toute occasion, et souvent même sans occasion, simplement pour épancher son cœur; n'envoie souvent pas ses lettres toujours pleines de tendresse passionnée. Elles sont un trésor de renseignements historiques, s'y peignant elle-même, comme s'il s'agissait d'une autre.

Qui a eu plus d'influence au XVIIe siècle que Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet? De santé délicate, ne pouvant sortir qu'en voiture, elle résolut que le monde viendrait à elle. Son salon, où chacun était heureux de figurer est unique dans l'histoire de la littérature et des beaux-arts. Vous ferai-je son portrait en style précieux par Mlle. de Scudery? "Imaginez-vous la beauté même si vous voulez concevoir celle de cette adorable femme, je ne dis point que vous

vous figuriez celle de Pallas, par ce qu'elle serait trop fière; ni celle que nos peintres donnent à Vénus parce qu'elle ne serait pas assez modeste, ni celle de Junon qui ne serait pas assez charmante, ni celle de Diane qui serait un peu trop sauvage, mais il faudrait prendre de toutes ces déesses ce qu'elles ont de beau et l'on ferait peut-être une passable peinture. Cléomire, (nom de la marquise, en style précieux) est grande et bien faite, tous les traits de son visage sont admirables, la délicatesse de son teint ne se peut exprimer, la majesté de sa personne est digne d'admiration, et il sort, je ne sçais quoi de ses yeux qui inspire le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent, et, pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais pu approcher de Cléomire sans sentir en mon cœur, je ne sçais quelle crainte respectueuse qui m'a obligée de songer plus à moi étant auprès d'elle qu'en nul autre lieu? Elle sçait diverses langues, et n'ignore rien qui mérite d'être sçu, mais elle le sçait sans faire semblant de le savoir. Cependant jamais personne n'a eu une connaissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose, ni pour les vers; elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe."

A l'hôtel de Rambouillet, bien parler, savoir écrire ou composer était essentiel; cependant les belles manières et le langage surtout était exagéré; ainsi le miroir devint le "conseiller des grâces", ou "voitura les commodités de la conversation" ou "s'embrassa pour l'amour du grec", l'on ne se nommait que de noms ridiculisés par Molière. Cependant, il faut à ce cercle ingénieux l'art de converser qui fut une des gloires de la France, et d'où découlèrent la politesse et le savoir vivre qui n'existaient pas avant cette époque.

(à continuer)